





# MODERN LOVE



# MODERN LOVE

Sous la direction de  
DANIEL JONES

Traduit de l'anglais par  
CARINE CHICHEREAU et DAVID FAUQUEMBERG

récits

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Cet ouvrage a été publié en accord avec Broadway Books, une marque de Random House, département de Penguin Random House LLC. Les différents récits ont été publiés à l'origine dans la chronique «Modern Love» du *New York Times*.

Titre original :

*Modern Love: True Stories of Love, Loss,  
and Redemption – Revised and Updated*

© 2007, 2019 by The New York Times Company

Traduction française :

© Phébus, Libella, Paris, 2021.

ISBN : 978-2-7529-1231-2

## INTRODUCTION

Qu'est-ce qu'une histoire d'amour? En tant que chef de la rubrique «Modern Love», je ne cesse de me poser la question. Lorsque je m'aventure parmi les huit mille témoignages qu'on nous envoie chaque année, je me demande sans arrêt: Est-ce bien une histoire d'amour? Si le *New York Times* est un journal au service de l'information, dois-je choisir des histoires au service de l'information, elles aussi? Dans ce cas, mieux vaudrait établir une définition.

Quand nous avons lancé «Modern Love» en 2004, nous les instigateurs de cette chronique (avec Trip Gabriel pour la charte graphique, ma femme Cathi Hanauer et moi-même), nous avons décidé d'interpréter le mot «amour» au sens large parce que nous ne voulions pas nous limiter à l'amour romantique. Nous espérions que ces témoignages exploreraient le côté sombre des choses autant que le côté lumineux, qu'ils mettraient en valeur aussi bien la joie que la douleur qui naissent de nos efforts incessants pour entrer dans l'intimité d'autres êtres humains.

En général, les récits les plus forts sont ceux qui évoquent une relation au long cours: la difficulté à résister au temps, la charge que représentent les enfants, la perte des êtres chers (enfants, conjoints, parents, amis). Ces témoignages ne sont ni roses ni tendres, alors sont-ils des histoires d'amour? Bien sûr que oui.

La vulnérabilité est la caractéristique essentielle de toute histoire d'amour, et elle peut revêtir bien des formes. Toutefois, être vulnérable signifie dans tous les cas s'exposer non seulement à la possibilité de perdre l'autre, mais aussi, chose cruciale, à celle de nouer une relation avec lui ou avec elle. L'un ne va pas sans l'autre. L'enjeu naturellement varie beaucoup s'il s'agit juste de tremper un orteil dans l'eau, ou de plonger du haut d'une falaise.

Dans «Les cinq étapes du deuil à l'ère du *ghosting*», Rachel Fields raconte en détail l'anxiété qui la gagne après avoir envoyé un message vaguement érotique au garçon avec lequel elle commence à peine à sortir, et son attente remplie d'angoisse d'une réponse. Attente qui dure des heures. Qui pourrait aussi bien durer toute une vie. C'est une autre forme de vulnérabilité que manifeste Amy Krouse Rosenthal dans «Voulez-vous épouser mon mari?» : dans ce récit, elle dresse une sorte de portrait de son mari destiné à un potentiel site de rencontres, car elle sait qu'elle va mourir d'un cancer des ovaires et ne veut pas qu'il se retrouve seul après sa disparition.

Sans doute que, avant de définir ce qu'est une histoire d'amour, il faudrait commencer par définir ce qu'est l'amour, mais là les choses s'avèrent encore plus complexes. Notre définition de l'amour tend à être fleurie. Toutefois, de là où je me trouve – c'est-à-dire après avoir lu, parcouru et digéré cent mille histoires d'amour au cours des quinze dernières années –, la métaphore la plus juste à mes yeux n'est pas celle de la rose, mais celle de la brouette : terreuse, désordonnée, mais endurante. Difficile pourtant de mettre des mots sur la chose.

Un jour, au début d'une interview radiophonique, la personne qui me recevait en tant que responsable de la chronique «Modern Love» m'a posé d'emblée cette question : «C'est quoi, l'amour?»

J'étais si peu préparé à cela que j'ai éclaté d'un rire nerveux, et j'ai répondu : «Vous voulez vraiment commencer comme ça?» Elle n'a pas ri. Nous avons vécu quelques instants difficiles, puis j'ai débité des généralités sur les rapports humains.

Je regrette de ne pas m'être souvenu alors que j'avais déjà répondu à la question et m'étais livré à certaines observations dans les colonnes mêmes de «Modern Love» quelques années auparavant, au moment où j'étais devenu le rédacteur de la chronique durant la semaine de la Saint-Valentin. Car pour moi, l'amour est moins une question de définitions que d'exemples. C'est pourquoi je pense que le kaléidoscope d'expériences présenté dans cette chronique et dans ce livre vaut mieux que n'importe quel dictionnaire. Voilà ce que j'avais écrit à l'époque :

« Si j'étais le capitaine Spock dans *Star Trek*, j'expliquerais que l'amour humain résulte du mélange de trois émotions, ou impulsions : le désir, la vulnérabilité et le courage. Le désir vous rend vulnérable, ce qui nécessite ensuite de montrer du courage.

Puisque je ne suis pas Spock, je vais vous raconter une histoire.

Disons que vous décidiez d'adopter une petite fille chinoise. Vous recevez sa photo, la collez sur votre frigo et vous la contemplez au fil des mois. Enfin, vous traversez la moitié du monde, vous prenez l'enfant dans vos bras, et des larmes de joie inondent votre visage.

Hélas, plus tard, dans votre chambre d'hôtel, après l'avoir déshabillée, vous découvrez d'inquiétants signes physiques, en particulier une cicatrice au niveau de la colonne vertébrale. Vous appelez le médecin puis vous vous rendez à l'hôpital pour faire des examens et des scanners. On vous apprend alors que la fillette a subi une intervention chirurgicale qui a endommagé sa moelle épinière. Bientôt, elle perdra le contrôle de sa vessie et de ses sphincters. Peut-être sera-t-elle paralysée à vie. Nous sommes navrés.

L'agence qui s'est occupée de l'adoption vous propose la chose suivante : vous pouvez garder ce bébé handicapé, ou bien l'échanger contre un autre, en bonne santé.

Vous ne savez même pas quelles épreuves vous attendent, quel diagnostic alarmant vous risquez d'entendre en rentrant chez vous, ni les crises terrifiantes auxquelles vous risquez d'assister. Vous ne savez rien de l'issue heureuse qui vous attend dans plusieurs années, quand tout cela sera terminé et que l'enfant aura recouvré une parfaite santé. Vous devez décider tout de suite. C'est le moment fatidique. Qu'allez-vous faire ?

Si vous êtes Elizabeth Fitzsimons, qui a raconté ici même cette histoire le jour de la fête des Mères, vous répondez : « Nous ne voulons pas d'un autre bébé. Nous voulons cette enfant, qui dort là en cet instant. C'est notre fille. »

Voilà ce qu'est l'amour. Tout le monde peut l'éprouver. Tout ce qu'il faut, c'est un peu de courage. Ou beaucoup. »

Si vous êtes à la recherche d'actes de bravoure, tels que celui d'Elizabeth Fitzsimons, vous les trouverez entre ces pages. Ces récits choquent et instruisent. Ils suscitent le rire, les larmes et des maux de tête. Parfois (c'est vrai), ils ne sont même pas très modernes. Mais toujours ils permettent d'ouvrir la coquille qui renferme l'amour humain, afin d'en révéler la sombre beauté.

DANIEL JONES

QUELQUE PART DANS L'ESPACE



## Célibataire, sans emploi, et soudain moi-même

MARISA LASCHER

J'avais trente-sept ans, j'étais célibataire, au chômage, et je déprimais car, deux mois plus tard, j'allais devoir quitter mon studio sur la 23<sup>e</sup> Rue Est, à Manhattan, pour emménager avec ma mère à Sheepshead Bay, Brooklyn. Depuis que la boîte pour laquelle je travaillais à Wall Street avait été rachetée, je me consacrais exclusivement à chercher un emploi et des solutions à mes problèmes. Aussi passais-je beaucoup de temps dans mon appartement.

Tout comme mes trois jeunes voisins, qui venaient de terminer leurs études. Le week-end, ils faisaient la fête, et dès vingt-deux heures trente, les basses s'infiltraient à travers le mur mitoyen. Vers vingt-trois heures, en sueur, sans maquillage, les cheveux ramassés en chignon, j'allais sonner chez eux pour leur demander de baisser le son – enfin, même selon mes normes gériatriques, c'était un peu tôt.

L'un d'eux m'ouvrait, visiblement alcoolisé, l'air agacé, et me promettait de faire un effort. En général, ils tenaient parole. Quand ce n'était pas le cas, j'appelais le concierge, le gérant de l'immeuble, et même, une fois, la police. Néanmoins, le bruit perdurait.

Mon immeuble se trouvait non loin de trois universités. En signant le bail, je ne m'étais pas rendu compte que tant

d'étudiants habitaient là, population qui bien entendu aimait faire la fête. Hélas, j'étais quant à moi dans la période la moins sociable de ma vie. La plupart de mes amis étaient mariés. Je n'avais plus de revenus, et le loyer atteignait trois mille dollars par mois. Ma vie amoureuse était au point mort car je n'avais pas encore découvert comment présenter sous un jour positif le fait d'être au chômage.

Un après-midi, j'ai pris l'ascenseur avec un de mes jeunes voisins, en jean et tee-shirt, dont les tempes brunes commençaient déjà à se dégarnir.

– Vous êtes toujours là dans la journée ? m'a-t-il demandé.

– Depuis ces derniers mois, oui. Je cherche du travail.

– Moi aussi. C'était ma dernière année à la fac de droit.

– Ne quittez jamais un emploi sans en avoir trouvé un autre, lui ai-je conseillé.

Les gens m'avaient mise en garde contre ce genre de risque, mais j'ai compris combien ils avaient raison seulement après m'être lancée dans l'aventure.

En arrivant à la porte, j'ai ajouté :

– Je déménage bientôt, alors vous pourrez mettre votre musique à fond. La vieille enquiquineuse de service s'en va.

– Pourquoi partez-vous ?

– Je n'ai plus les moyens de payer le loyer. Je retourne vivre chez ma mère à Brooklyn.

– Ça craint... Mais vous savez, ce n'est pas moi qui mets la musique à fond, ce sont mes colocataires.

Cela ne m'a guère étonnée. C'était toujours lui le plus gentil, et il paraissait sincèrement désolé lorsque je me mettais en colère.

– Vous avez quel âge, vous autres ? Vingt-trois ans, c'est ça ?

– Ouais, c'est ça.

– Moi, j'en ai trente-sept. J'espère que vous aurez une voisine plus jeune après moi.

– Je n'aurais jamais pensé que vous aviez trente-sept ans. Je vous en donnais, disons, vingt-six.

Est-ce qu'il me draguait ? Je ne faisais pas plus jeune que

mes amies, mais peut-être l'ambiance de dortoir l'avait-elle plongé dans la confusion. L'après-midi, nous nous sommes croisés à nouveau. Il avait enfilé un costume car il allait à un entretien. Je lui ai souhaité bonne chance.

Deux semaines plus tard, j'étais dans un bar du quartier, à siroter des cocktails avec mon amie Diana. Elle était sur Tinder, quand le portrait de mon jeune voisin est apparu sur son écran de téléphone.

– Swipe à droite ! lui ai-je dit. Dis-lui que tu es avec moi.

Ce qu'elle a fait. Ils ont matché et elle lui a dit que je me trouvais avec elle. À mon tour, je lui ai envoyé un SMS, toute fière d'être de sortie un samedi soir. Voilà la preuve que moi aussi, je savais m'amuser. Nous avons échangé des messages ; il s'appêtait à rentrer chez lui. Je lui ai proposé de nous rejoindre chez moi, et il a accepté.

Vingt minutes plus tard, Diana et moi étions à mon appartement, puis il est arrivé à son tour avec une bouteille de vodka et du Coca Light. Très vite il s'est mis à rire en déclarant :

– Mes colocataires te détestent. Et moi, je n'arrivais pas à comprendre que nos soirées puissent autant gêner une fille de vingt-six ans. Je pensais que tu avais une grande maturité d'esprit.

Diana et moi avons dansé en écoutant « Jump » des Pointer Sisters, titre qu'il ne connaissait pas. Avant de partir, vers quatre heures du matin, Diana m'a murmuré à l'oreille : « Tu lui plais. Attaque ! » J'ai protesté sans bruit, en insistant sur le fait qu'il était trop jeune pour moi. Toutefois, l'attirance entre nous était de plus en plus forte, et dès qu'elle est partie, nous nous sommes embrassés.

Réveil quelques heures plus tard avec la gueule de bois : je lui ai demandé de ne rien raconter à ses colocataires. J'étais embarrassée à l'idée de passer du statut de voisine coincée à celui de Mrs Robinson. Mon cerveau embrumé ne cessait de vociférer : « Mais qu'est-ce que tu as fait ? »

Toutefois, je ne vais pas vous mentir : cela a regonflé mon ego. Je n'avais ni emploi, ni mari, ni même de petit ami, mais

au moins, j'étais capable de séduire un adorable jeune homme de vingt-trois ans.

Au cours des semaines suivantes, nous n'avons pas cessé d'échanger des petits mots, nous nous retrouvions sans arrêt pour parler de notre relation, de nos recherches d'emploi, et on s'amusait bien. Je lui ai demandé un jour si je paraissais plus âgée, et il m'a répondu :

– Pas vraiment. C'est surtout parce que tu ne travailles pas et que tu es là tout le temps.

– Tu avais quatre ans quand j'ai quitté le lycée.

Un dimanche où il passait la nuit avec moi, à cinq heures du matin, il a eu le privilège d'être réveillé par ses colocataires, complètement ivres, qui se sont mis à beugler : « Oops!... I Did It Again. »

– Mais c'est insupportable, s'est-il écrié en se couvrant la tête de mon oreiller.

– Juste retour des choses. Maintenant, tu comprends.

Avec lui, les angoisses que j'éprouvais habituellement dans mes relations amoureuses ont disparu. Au lieu de projeter sur lui mon insécurité en me demandant si j'étais assez bien pour lui, je prenais du bon temps, car je savais qu'en raison de notre différence d'âge, notre liaison n'avait pas d'avenir. En outre, j'allais bientôt déménager.

Et pourtant, je me faisais du souci. J'avais peur du ridicule. Mais quand j'ai commencé à raconter mon histoire à des amies déjà en couple, elles m'ont répondu que je vivais là un véritable fantasme.

– Au moins, toi, tu t'amuses, m'a dit l'une d'elles qui était sur le point de divorcer. Ce n'est pas le cas de grand monde. À la fin, je ne voulais même plus toucher mon mari.

Malgré tout, le gouffre entre moi et mon nouveau partenaire n'était jamais aussi béant que lorsqu'il disait : « Les sites de rencontres, c'est sympa. Tu fais connaissance avec plein de gens. » Pour moi, en revanche, c'était aussi amusant que de rechercher du travail. Parce que j'avais la même vision des choses dans les deux cas : j'y allais avec des stratégies, des diagrammes, et une

profonde anxiété car je devais me présenter sous mon meilleur jour et dissimuler mes faiblesses. Avec mon jeune voisin, je ne me souciais en rien de cela.

Le jour où il m'a dit qu'il ne savait pas du tout quel genre de relations il voulait avec les femmes, et qu'il improvisait au fur et à mesure, je l'ai rassuré en lui expliquant que cela ne changerait pas : en réalité, on ne le savait jamais.

Ces conversations sincères étaient tellement rafraîchissantes. Les hommes de mon âge avec lesquels je sortais masquaient leur peur sous l'apparence de l'arrogance. Une heure après avoir fait ma connaissance, l'un d'entre eux s'était vanté du nombre de ses conquêtes ; un autre, à notre second rendez-vous, m'avait révélé en toute candeur que la taille de son engin avait sonné le glas de bien de ses relations. Quelle délicatesse de me prévenir !

Avec mes prudentes perspectives romantiques, je me montrais extrêmement polie et j'assurais mes arrières. Comme les hommes, j'inventais des histoires où je déployais une assurance factice. Toutefois, j'avouai à mon voisin combien l'année avait été difficile, et combien j'étais inquiète face à la perspective de trouver un emploi et un compagnon. N'ayant rien à cacher, j'étais d'une charmante vulnérabilité.

Un soir où on se faisait des câlins dans mon appartement, et où je continuais à lui exposer mes angoisses vis-à-vis des hommes et du travail, il m'a dit :

– Si on est tellement focalisés sur le boulot qu'on veut, ou la personne qu'on souhaite rencontrer, c'est parce qu'on pense que ce seront les derniers. Mais il y en aura toujours d'autres, après.

J'ai compris qu'il avait raison. C'était même une parole des plus sages. Mais il est plus facile d'afficher ce genre d'attitude face à l'amour et au marché du travail à vingt-trois ans qu'à trente-sept.

Et puis un soir, en rentrant après une soirée un peu trop arrosée, je l'ai croisé dans le couloir. C'était presque toujours lui qui décidait quand on allait se voir, et je m'en suis plainte,

en disant que ce n'était pas juste qu'il ait le dernier mot. Je lui ai mis la pression, revenant ainsi à mes pires comportements lorsque je sortais avec un homme, et il a fui.

Le lendemain, il m'a envoyé ce SMS : « Peut-être qu'on devrait en rester là. Tu es une bonne copine... on a rendu les choses un peu compliquées ahahah. » Je savais bien que ce « ahahah » était une manière pour les gens de sa génération de montrer que tout cela devait rester léger, pourtant les choses étaient plus sérieuses qu'elles n'en avaient l'air : dans cette relation « légère », je m'étais totalement dévoilée, lui laissant voir toutes mes imperfections, ce que je ne faisais jamais d'habitude. Avec lui j'avais été moi-même, et pour moi, c'était une révélation.

Mais c'était aussi une énigme. Car je ne parviens pas à être moi-même quand je cherche vraiment l'amour et que je songe à l'avenir. Pour gagner le cœur d'une personne (ou pour décrocher un emploi), nous croyons devoir présenter la meilleure version possible de nous-mêmes. Lorsque les sentiments sont en jeu, afficher sa vulnérabilité devient impossible.

Un an plus tard, j'ai enfin réussi à être suffisamment parfaite pour qu'on m'embauche. Et je travaille toujours à m'autoriser à être assez imparfaite pour trouver l'amour.

*Marisa Lascher vit à Manhattan. Elle est l'une des meilleures conceptrices en matière d'approches fondées sur l'empathie, destinées à consolider la culture d'entreprise et à améliorer les performances des employés. Ce témoignage est paru en 2017.*

Euh, chérie, ce n'est pas dans le texte

MATTESON PERRY

Le clair de lune illuminait le Phénix tatoué qui recouvrait son flanc gauche. Je le retraçais du bout du doigt depuis son aisselle, suivant le relief ondulant de ses côtes jusqu'à sa hanche. Je n'avais vu semblable tatouage que dans les films, jamais en vrai sur quelqu'un, jamais de si près, jamais dans mon lit.

J'avais trouvé ma Manic Pixie Dream Girl à moi.

C'est en rédigeant une critique de film pour le site «The A.V. Club» que Nathan Rabin a inventé l'expression «Manic Pixie Dream Girl», cette espèce de fille magique et un peu dingue dont rêvent tous les hommes, qui lui a permis de décrire le personnage de Kirsten Dunst dans le film de Cameron Crowe *Rencontres à Elizabethtown*, même si ce type de personnage existait bien avant, et qu'on l'a souvent revu depuis (Natalie Portman dans *Garden State* en est sans doute la meilleure incarnation).

La Manic Pixie Dream Girl est désormais un cliché du cinéma indépendant : il s'agit surtout d'un ensemble de caractéristiques qui définissent la femme parfaite aux yeux d'un protagoniste masculin. Ce genre de fille un peu étrange (mais très belle) aime les garçons timides, mélancoliques et créatifs, et elle leur redonne goût à la vie grâce au sexe, à l'amour et à d'autres activités pratiquées sous la pluie.

Malgré son assurance, la Manic Pixie Dream Girl a elle aussi des soucis. Elle flirte toujours avec la limite entre originale et folle, mystérieuse et bizarre, sexy et aguicheuse : elle est d'une parfaite imperfection. Et c'est la clé du scénario, car la Manic Pixie Dream Girl doit être juste assez borderline pour que quelqu'un puisse la sauver, permettant ainsi au garçon, au troisième acte, de sortir de sa réserve et d'accomplir une action héroïque.

J'ai rencontré ma Manic Pixie Dream Girl dans un cours de comédie. Le premier jour, elle est arrivée avec une robe rouge vif et des bottes de cow-boy, comme si elle sortait de chez une costumière. Elle avait le teint olivâtre et les yeux sombres de ses ancêtres mexicains, ce que d'aucuns auraient pu qualifier d'« exotique » – sauf qu'elle vous aurait frappé si vous aviez employé ce terme. Elle avait un petit ami, aussi pas question de sortir ensemble, mais on se parlait en ligne : on discutait de nos vies tout en échangeant des vidéos YouTube de nos sketches préférés, extraits de l'émission *Saturday Night Live*.

Par un chaud après-midi d'été, on s'est retrouvés dans un bar, avec l'intention d'écrire ensemble des sketches, pourtant nos projets ont changé, comme c'est souvent le cas avec les Manic Pixie Dream Girls. Nous n'avons même pas ouvert nos carnets ; à la place, on s'est lancés dans une tournée des bars improvisée.

Chaque fois que nous entrions dans un nouvel établissement, nous étions un peu plus éméchés et un peu plus proches l'un de l'autre. On se faisait du genou sous la table, et nos épaules se touchaient quand on marchait. Nous étions assis si près l'un de l'autre que je sentais l'odeur de sa sueur, que la chimie de l'enchantement transformait en doux parfum.

À la fin de la soirée, ivre, j'ai essayé de l'embrasser, mais elle a esquivé.

– Je ne peux pas tromper mon mec. Même si ça ne va pas très fort entre nous.

Ça n'allait pas très fort entre eux. Il y avait donc de l'espoir. Plus que de l'espoir, même. Au bout d'un mois, elle a rompu

avec lui, et peu de temps après, son tatouage s'est retrouvé dans mon lit.

Je ne fais pas partie de cette catégorie de mecs que les filles évitent, mais je n'ai jamais été non plus du genre rebelle qui les fait craquer. Par exemple, j'adore remplir ma feuille d'impôts. Mais cette fille, c'était de la bombe. Elle arrivait toujours à se faire servir un verre, même devant le bar le plus bondé. Dans les soirées, elle ensorcelait les garçons avec ses blagues, son rire tonitruant, sa façon de danser. Je lisais l'envie dans leurs yeux lorsqu'ils la voyaient repartir avec moi.

Elle me donnait l'air cool par procuration, sorte de passe VIP en chair et en os. Impulsive, erratique, électrique, c'était tout mon opposé, et cette rencontre m'exaltait. Je suis tombé fou amoureux d'elle. Et elle m'a aimé en retour.

Ma Manic Pixie Dream Girl était toujours à fond dans ce qu'elle faisait, qu'elle soit pour ou contre, aussi tout allait très vite. Au bout d'un an, nous sommes partis nous installer à Los Angeles, où nous avons emménagé ensemble. Je n'avais jamais vécu avec une femme auparavant, et j'adorais notre intimité. Seulement, la vie domestique lui posait problème. Elle piquait des crises de plus en plus fréquentes en songeant à notre avenir commun.

Quelle qu'en soit la cause (l'achat de chaises pour la salle à manger avait déclenché la première), l'explosion suivait toujours le même scénario. Elle se mettait à pleurer, à hurler et à faire les cent pas dans l'appartement, tout en déclarant que nous étions incompatibles. Je gardais mon calme et je lui disais que nos différences nous rendaient au contraire complémentaires car elles consolidaient nos identités.

Je trouvais toujours le moyen de lui expliquer pourquoi elle ne devait pas s'énerver, pourquoi nous étions si bien assortis par nature, et pourquoi ses sentiments étaient «faux». (Scoop : les sentiments ne sont jamais «faux».) En réalité, ces crises ne me gênaient pas vraiment. J'y voyais l'expression même du fait que ma Manic Pixie Dream Girl était d'une parfaite imperfection.

Au bout de trois ans, elle est tombée en dépression, et cela a créé un fossé entre nous. En tant que couple, nous faisons tout ensemble; soudain, elle a commencé à sortir sans moi.

Plusieurs fois, je me suis réveillé à trois ou quatre heures du matin, m'apercevant qu'elle n'était pas rentrée et ne m'avait pas appelé. Je restais allongé dans mon lit, hésitant entre colère et inquiétude, lui téléphonant toutes les demi-heures. Lorsqu'elle répondait, en général, elle refusait ma proposition de venir la chercher: «Non, je m'amuse bien, ici.» Parfois je ne savais même pas quel endroit désignait cet «ici», ni si c'était chez un garçon ou une fille.

Au matin, je lui demandais où elle était allée, davantage comme un parent sourcilleux que comme un amant en colère, jouant ainsi mon rôle de petit ami calme, rationnel et carré. Elle se contentait de hocher la tête en marmonnant un «désolée» de circonstance, et elle allait se coucher. La nuit, elle était la Manic Pixie Dream Girl des autres; la journée, c'était ma Sorcière Déprimée à la Gueule de Bois. Je savais que notre relation s'enlisait, mais je l'aimais toujours et je pensais juste qu'il s'agissait là du difficile troisième acte avant l'épilogue: «Et ils vécurent toujours heureux.»

Un week-end, je suis allé camper avec des amis pour lui laisser un peu d'espace. Avant de partir, je lui ai écrit une lettre (cinq pages, aux lignes serrées) à propos de nous. Je lui disais combien je l'aimais, que je ne cesserais jamais de me battre pour «nous», et je concluais en affirmant: «Je sais que mon amour ne peut guérir ta dépression, mais je veux que tu saches que je t'aime, et que je t'aimerai toujours.»

J'ai déposé la lettre sur son bureau avec un bouquet de fleurs et je suis parti. Au cours des douze heures de route jusqu'au lac Powell, j'ai attendu qu'elle m'appelle, mais le téléphone est resté muet pendant d'interminables heures de silence. Tard dans l'après-midi, il a enfin vibré – ce n'était pas un appel, mais un simple message. Elle me remerciait pour les fleurs, sans mentionner la lettre. J'ai compris alors que tout était fini entre nous.

Dans la première partie du film, la Manic Pixie Dream Girl sauve l'homme des trous noirs de la vie, mais les rôles s'inversent à la fin, et au bout du compte, c'est son amour à lui qui sauve la belle. Au-delà du côté cool et excitant, c'est là le véritable cadeau de la Manic Pixie Dream Girl, car réparer quelque chose, et à plus forte raison quelqu'un, voilà par-dessus tout ce qui donne à un homme le sentiment d'avoir de la valeur.

En lui écrivant que mon amour ne pouvait guérir sa dépression, en réalité, je mentais. Je pensais que ma dévotion pouvait venir à bout de tout, y compris de sa dépression. Cette lettre était mon coup de maître, l'acte qui sauve la relation et la fille. Comme lorsque Lloyd Dobler tient son ghetto-blaster au-dessus de sa tête, dans *Un monde pour nous*, et diffuse « In Your Eyes ».

Dans le film, ce geste romantique fait mouche, mais dans la vraie vie, j'avais fait un flop. C'était comme si Diane Court était venue à la fenêtre, mais pour la refermer afin de mieux se rendormir. Je lui avais donné mon cœur; elle me remerciait pour un bouquet à 12,99 dollars.

La magie des films n'est pas liée au fait qu'il s'y passe des choses incroyables. Des choses incroyables surviennent en effet aussi dans la vraie vie. Non, ce qui rend les films magiques, c'est qu'ils se terminent juste après que le truc incroyable s'est produit. Ils s'arrêtent à la fin de la guerre, après que l'équipe a gagné son match, que le garçon a embrassé la fille. Mais dans la réalité, la vie continue, et le garçon peut se faire plaquer par la fille un peu plus tard. Un simple « Et ils vécurent toujours heureux » serait bien trop ennuyeux pour une Manic Pixie Dream Girl.

Elle m'a quitté peu après mon week-end de camping. Inutile de faire des efforts pour sauver notre histoire; plus du tout à fond dedans, elle était complètement partie ailleurs. Il m'est apparu qu'en définitive, mon amour ne pouvait la guérir – pire: elle ne voulait pas être guérie. Or, ce besoin d'être guérie est la caractéristique principale qui définit la Manic Pixie Dream Girl: comment pouvait-elle l'ignorer?

Eh bien, tout simplement parce qu'elle n'était pas une Manic Pixie Dream Girl. Elle n'était ni un personnage, ni un accessoire dans mon histoire personnelle, pas plus qu'une femme blessée, plongée dans un profond désespoir, que moi seul pouvais sauver en devenant son héros. C'était juste une fille qui n'aimait plus son mec. Ça arrive. Ça ferait un très mauvais film, mais ça arrive.

Notre relation s'est donc terminée sans que le générique de fin défile sur le portrait glacé de notre éternel bonheur, mais dans les larmes et le partage des biens. (J'ai gardé les chaises de la salle à manger ; elle, les vieilles machines à écrire.) Il m'a fallu un moment, mais j'ai fini par rencontrer une autre fille.

Cette fois-ci, j'essaie de faire de notre relation une histoire originale, plutôt que d'en voler le scénario au cinéma.

*Matteson Perry est écrivain et artiste et vit à Los Angeles avec sa femme, l'« autre fille » citée à la fin de son témoignage, paru en juillet 2013.*

## Je me sentais conquérante et sexy, enfin

MINDY HUNG

Je suis une fille pragmatique qui fait tout comme il faut. Je mange des légumes, je me couche tôt. En fait, à trente et un ans, je ne suis pas seulement exigeante, je suis carrément pénible – et je déteste ça.

Récemment, pour essayer de me réinventer, je suis entrée en contact avec Tom sur un site de rencontres en ligne. Il fallait que ça change. Et c'est moi qui devais changer. Les soirs où je suis libre, j'ai tendance à me rendre dans une librairie plutôt que dans un bar. Je marche tête baissée, en regardant par terre. Pourtant je suis loin d'être un ermite : j'ai beaucoup d'amis, je pars seule en vacances en Europe (en ayant bien sûr tout programmé à l'avance), et mes week-ends sont remplis de brunches et de spectacles. Malheureusement, ma vie amoureuse est au mieux tiède, et en général plombée par ma prudence et ma timidité.

Mes amis m'ont poussée vers les sites de rencontres en ligne, et au début, je me suis montrée méfiante ; cependant j'ai très vite compris que c'était pour moi le moyen idéal. Je pouvais être extravertie sans faire d'effort. Et soudain, le succès a été au rendez-vous : je plaisais à toutes sortes d'hommes, d'Hawaï jusqu'en Virginie. Des musiciens, des marathoniens, des militaires, des traders, un type qui prétendait posséder cinq montres « Rolix », un dentiste d'Hollywood... tous ces hommes

et bien d'autres m'écrivaient en professant leur intérêt pour ma personne. Toute cette attention me donnait de l'assurance – je me montrais bravache. Ils ne savaient rien de ma nature anxieuse et agitée. Ils me trouvaient cool. Et peut-être l'étais-je, en effet.

Au départ, le profil de Tom n'avait rien de remarquable : il aimait l'Australie, les draps frais et le jus d'orange. Mais à mi-chemin de notre échange, il m'a conquise en admettant qu'il avait effacé un demi-paragraphe, car il craignait de reproduire les messages incohérents et interminables qu'il laissait parfois sur les répondeurs de ses amis.

J'ai considéré cette confession humble et abrupte, et je l'ai parfaitement comprise. Mieux : je savais exactement quoi lui répondre. «Vous avez l'air très doué pour dire de charmantes bêtises pleines d'autodérision, ai-je répondu pour le titiller dans mon premier message. Est-ce que vous rougissez et bégayez aussi?» Je lui ai donné mon numéro de téléphone, bien qu'il ne l'ait pas sollicité.

Quelques jours plus tard, il a appelé, et au fil de la conversation, je me suis surprise moi-même en lui proposant un rendez-vous. J'ai choisi l'heure (samedi, quinze heures), et l'endroit (le salon de thé *Cha-An* sur la 9<sup>e</sup> Rue Est). Je lui ai expliqué quel train prendre, dans quelle direction se diriger en sortant de la gare, et où me retrouver au cas où il se mette à pleuvoir. J'essayais de paraître nonchalante tout en exerçant une parfaite maîtrise sur les choses, comme si j'avais l'habitude de fixer des rencards à des hommes.

Pour notre rendez-vous, je portais une jupe en soie, un chemisier décolleté, et j'avais apporté un sac à dos, car le soir je partais pour le Connecticut, où je devais aller faire du kayak le lendemain. Je me sentais conquérante et sexy, même à mes propres yeux.

À l'approche du salon de thé, j'ai aperçu Tom qui attendait dehors – j'ai reconnu ses longs cils et son sourire avenant, comme sur les photos. Mais dans la réalité, il semblait beaucoup plus confiant, ce qui m'a déconcertée. Il ne

rougissait pas, ni ne bégayait. Et il était audacieux de bien d'autres façons : il m'a raconté qu'un jour, il avait quitté son emploi pour devenir joueur professionnel. Quand j'ai évoqué ma sortie kayak du lendemain, il m'a expliqué comment transformer mes vêtements en bouées au cas où mon kayak se renverserait.

Pendant trois heures, j'ai conservé mon assurance, je suis restée cool, et pas pénible pour un sou. Mon seul faux pas s'est produit lorsqu'il s'est soudain arrêté pour me dire : « Tu as deux très jolies fossettes. » Pause. « Et maintenant, tu rougis. »

Je m'en suis remise, et j'ai tenu bon jusqu'à la fin du rendez-vous. Hélas, les dégâts étaient faits, et je n'ai pu maintenir ma posture – ou ma pose – très longtemps. Pire, au lieu de rester cool, aventurière, avec cette optique « on verra bien ce qui se passe », je me suis aussitôt mise à fantasmer sur notre avenir, tous les deux : Tom et moi jouant au Frisbee dans le parc, Tom et moi partageant un cupcake au glaçage chocolat, Tom et moi courant le long des bords de l'Hudson. Je lui flanquerais une tape sur les fesses avant de détalier en riant aux éclats.

Au deuxième rendez-vous, j'ai décidé de renoncer à mon attitude insouciant et légère. J'allais lui sortir le grand jeu. Je battrais des cils, lui caresserais le poignet, je l'ensorcellerais.

Nous avons décidé de nous retrouver sur Curry Hill pour manger indien. Je lui ai apporté deux barres chocolatées Aero, car il m'avait confié qu'il adorait les friandises britanniques. Son regard s'est illuminé quand je les ai sorties.

– Tu es peut-être bien la femme idéale pour moi, a-t-il dit.

Enfin, peut-être. Parce qu'il s'est mis à me parler de Nicole Kidman et d'autres blondes qui le faisaient craquer. Je me suis concentrée pour lui faire l'œil de velours et hocher ma tête, décidément pas blonde.

J'étais bien concentrée sur l'image de moi-même que je voulais donner pour me rendre compte que je me comportais comme une imbécile. Si j'avais réfléchi un peu, j'aurais remarqué que tous les clignotants étaient au rouge : tous ces propos sur ses ex, ses plaintes à propos des femmes horribles

qu'on rencontrait sur les sites en ligne... Tom ne s'intéressait pas à moi – enfin, pas vraiment.

Après le dîner, je l'ai invité chez moi, où je lui ai préparé du thé. Il s'est étendu sur le canapé, les pieds sur la table basse. Je me suis installée tout près de lui. Il s'est écarté. Il était nerveux, disait-il. Les femmes étaient imprévisibles. Il voulait être honnête :

– Je te trouve attirante, mais je n'envisage pas les choses sur le long terme entre nous.

Puis il m'a lancé un regard oblique en disant :

– Mais je ne serais pas contre une aventure.

J'étais sonnée. La fille audacieuse en moi aurait pu lui demander ce qui l'autorisait à se décider aussi vite. Mais j'étais loin d'être une guerrière intrépide.

À la place, je me suis effondrée sur le canapé. J'en voulais plus : je m'étais comportée comme une gentille écervelée toute la soirée pour en avoir davantage. J'avais grillé toutes mes cartouches.

Tom paraissait un peu tristounet, pourtant il m'a guidée jusqu'à la chambre, où il m'a allongée sur le lit en passant les bras autour de moi.

– Je me sens vraiment très con, a-t-il dit en me caressant le ventre. On pourrait être juste amis. On n'est pas obligés d'avoir une aventure.

J'ai cligné des yeux deux fois, et je me suis redressée sur un coude.

– Si, j'en ai envie, ai-je dit d'un ton sans réplique, mais je ne vois pas comment on pourrait être amis. Le sexe gâcherait tout.

Nous nous sommes tus. C'était une réflexion tout à fait originale de ma part. Et c'était aussi assez fou. Tom s'est mis à rire. Pour la première fois de la soirée, il m'a regardée avec une pointe d'admiration.

– Tu m'as piqué ma réplique.

J'avais de nouveau les cartes en main. Après un geste audacieux, j'avais retrouvé le contrôle de mon cerveau et mon

estime de moi-même – du moins, c'est ce que je croyais. Nous avons débattu encore un peu de tout cela et décidé que j'allais y réfléchir. J'ai raccompagné Tom jusqu'au métro, et en nous séparant, je lui ai dit que je l'appellerais. Il a répondu que c'était mieux ainsi, et il m'a embrassée sur le front.

Le lendemain matin, je me suis levée et je suis allée courir six kilomètres. Puis je me suis remise au lit, recroquevillée, en position fœtale.

Je pouvais continuer à être une aventurière, ai-je raisonné bien en sécurité sous ma couette. J'ai songé aux yeux de Tom, me regardant sous ses longs cils. Plus j'y pensais, plus l'idée d'une aventure me plaisait : ma libido était en pleine forme, j'avais devant moi un an de contraceptifs, et plusieurs parures de lit. Si je parvenais à surmonter la déception que j'avais éprouvée en découvrant qu'il n'envisageait pas une relation durable avec moi, au moins pourrais-je m'amuser. Peu importait que j'aie passé la journée au lit à ruminer en pensant à un garçon d'une façon qui n'était pas du tout détachée et pas du tout amusante.

Je lui ai envoyé un message :

« Bon, j'ai réfléchi. Une aventure, c'est bien. En revanche, j'ai des doutes sur l'amitié. Je ne suis pas sûre que je t'apprécie tant que ça, en fait. En plus, même si ce concept m'est familier en général, je ne vois pas trop comment cette amitié pourrait se concrétiser en vrai. Qu'est-ce qu'on ferait ? Jouer à se lancer des balles au parc ? Aller ensemble à la manucure ? Enfin bon, Barbara Ehrenreich fait une lecture chez Barnes & Noble à Union Square mercredi à 19h. Ça te dit ? »

Je me suis relue. C'était simple. On y sentait bien poindre un soupçon de colère, mais j'apparaissais détachée, franche, spirituelle, intelligente.

En réalité, bien sûr, c'était très confus.

«Je ne sais pas quoi penser de ton message, a répondu Tom. Si tu n'es pas sûre de m'apprécier tant que ça, pourquoi veux-tu continuer à me voir? Ça ne me plaît pas tellement que tu ne m'apprécies pas tant que ça!»

Bon, peut-être en effet ne ressemblais-je pas à l'aventurière prête à tout que je souhaite incarner. Peut-être donnais-je l'impression de n'être qu'une folle flippante et remplie d'amertume.

Je vais régler le problème, ai-je pensé en me frottant les mains. Toutefois je n'étais pas certaine de ce que je voulais sauver: l'aventure potentielle? Ou l'amitié potentielle?

J'ai entamé une réponse. Je lui ai expliqué qu'il m'attirait, mais que je ne pouvais tomber amoureuse de lui. Je devais rester sur mon quant-à-soi pour ne pas souffrir. Bien sûr qu'il comprendrait. «J'aimerais voir ce qui sortira de cette expérience, ai-je écrit en guise de conclusion. La question est: qu'en est-il pour toi?» Je me suis re-relue: c'était un message sincère, empreint de vulnérabilité et de réalisme, sans grosse faute d'orthographe. J'ai cliqué sur «Envoi».

Cette fois, il ne m'a pas fallu plus de deux heures pour comprendre que je venais à nouveau de me ridiculiser. Je n'étais pas une exploratrice téméraire naviguant dans l'océan de l'amour. J'étais toujours la même fille timide, qui essayait juste de se préserver davantage de la déception.

Tom ne m'a jamais répondu.

Mon ami Dwight dit que ce genre de stupidités naît de la collision entre deux visions claires et opposées. En cela, il désigne le plan cul de Tom, qui s'opposait à ma vision rose bonbon de l'avenir à deux. Dwight est marié. Il sait être objectif. Il dit que mes réponses idiotes n'étaient que la réaction naturelle à une proposition injuste.

Je ne sais pas. Peut-être que mes attentes étaient aussi déraisonnables que celles de Tom. Après un rendez-vous et un appel téléphonique, j'avais envisagé un avenir d'étés sans fin :

pelouses vertes, cupcakes, Tom courant en compagnie d'une autre version de moi, audacieuse et souriante. La seule chose encore plus fausse que la présence de Tom dans mon rêve idyllique, c'était cette vision de moi, courageuse et insouciante, courant à ses côtés.

*Mindy Hung vit à New York où elle écrit des romans sentimentaux sous le pseudonyme de Ruby Lang. Son dernier roman paru s'intitule Playing House. Cette chronique a été publiée en novembre 2015.*



## À l'hôpital, une illumination

BRIAN GITTIS

Il n'y a pas de bon moment pour tomber d'un canapé, atterrir sur un verre de martini, se sectionner une grosse artère et voir jaillir une dangereuse quantité de sang, mais quand ça se produit au beau milieu d'un rendez-vous galant prometteur, alors là, on atteint des sommets. Rien n'est plus efficace pour briser le sortilège mystérieux de la séduction qu'un grand jet de sang.

J'en ai eu la confirmation au printemps dernier, lors de mon quatrième rendez-vous avec une Brésilienne si belle qu'elle me faisait presque peur. Après avoir dîné dans un restaurant italien familial, nous sommes allés jusqu'à l'appartement que je venais de louer à Brooklyn. Comme c'était la première fois que je vivais seul, sans colocataire, je voulais profiter de cette intimité nouvelle. Et tout se passait très bien. Il y avait quelque chose de romantique à boire dans de beaux verres dans une pièce pas encore meublée, remplie de cartons pleins. Sur la chaîne, « In a Silent Way » de Miles Davis.

J'étais stupéfait d'être arrivé aussi loin avec elle. Déjà mes amis ne supportaient plus de m'entendre leur dire que ça n'avait aucun sens qu'une femme aussi magnifique, âgée d'une vingtaine d'années, parlant quatre langues et qui avait vécu sur trois continents ait envie de passer ses samedis avec moi, un rat de bibliothèque de trente et un ans originaire de Pittsburgh.

À chaque nouveau rendez-vous, j'avais l'impression d'être entré clandestinement dans un club très fermé, et à la fin de la nuit, j'avais toujours peur d'être découvert et jeté dehors. Évidemment, si on multiplie les rencontres, c'est bien pour essayer de trouver LA personne fabuleuse, sauf que dans mon cas personnel, cela provoque en moi un tel stress que c'est à peine si j'en profite.

Ce genre de choses est typique chez moi. Je prends des ansiolytiques depuis environ dix ans, et quand je sors avec une fille, je passe mon temps à me demander : « Ai-je dit ce qu'il ne fallait pas dire ? Ai-je l'air nerveux ? Est-ce que le fait d'être obnubilé par l'idée d'être nerveux me donne l'air encore plus nerveux ? »

On se pose souvent ce type de questions lorsqu'on rencontre de nouvelles personnes, mais moi, cela me paralysait. La part de mon cerveau qui reste disponible pour vivre pleinement le moment présent est désespérément rétrécie. Même si tout se passe bien, je ne l'apprécie que plus tard, et à distance, comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre – cela revient à sortir avec une fille à la troisième personne.

Jusqu'ici, je m'en étais bien tiré avec cette femme parce que j'avais réussi à ignorer la réalité de la chose, ce qui a eu pour conséquence, visiblement, de me faire ignorer aussi l'espace qui m'entourait. Elle s'est arrachée à mon étreinte sur le canapé pour aller aux toilettes : c'est là que j'ai glissé, tombant sur le verre qu'elle avait posé par terre, qui m'a tranché le dessous du bras. J'ai regardé, et j'ai découvert mon triceps exposé, et plus de sang que je n'en avais jamais vu. La plaie atteignait presque l'os.

Dans mon cas, ce n'était pas la première fois qu'un rendez-vous galant se terminait aux urgences. J'ai, semble-t-il, un don pour ça. À l'université, un jour, ma copine de l'époque avait servi du poulet pas assez cuit, et je m'étais retrouvé avec des hallucinations et une fièvre à 40 °C. Des années plus tard, en voulant préparer un petit déjeuner pour une autre femme, je m'étais brûlé au deuxième degré en mettant le feu à une

serviette en papier. Mais cette fois, en raison de la gravité de la blessure, du moment inopportun où c'était arrivé, et du fait que j'étais entièrement nu, on ne jouait plus dans la même cour.

Dans l'ambulance, le personnel médical m'a maintenu le bras tout en me posant des questions qui menaçaient de mettre à mal la façade de compagnon acceptable que j'avais endossée aux yeux de cette jeune femme si accomplie.

– Quel âge avez-vous? m'a-t-on demandé, ce qui a soudain souligné notre différence – dont nous n'avions pas parlé. Prenez-vous des médicaments?

– Des antidépresseurs et du clonazépam, ai-je répondu avec réticence.

Puis, l'interrogeant, elle :

– C'est votre petit ami? Un ami?

Long silence.

– Petit ami, a-t-elle répondu avec une certaine gêne – puis, un instant plus tard : Un ami.

J'avais beau être dans une ambulance qui m'emmenait directement vers la table d'opération, ça m'a fait mal.

Pour le plus grand divertissement du personnel de nuit de l'hôpital, j'étais toujours à moitié nu à mon arrivée. Ma compagne avait réussi à m'enfiler un pantalon en attendant l'ambulance, mais comme je ne pouvais lâcher mon bras, ma chemise n'était qu'à moitié passée. Me retrouver ainsi sur un brancard pour aller en salle d'opération, avec à mes côtés cette femme dans sa robe sexy, annonçait à tout le monde dans quelles circonstances je m'étais blessé.

L'heure qui a suivi a été un mélange chaotique de radios, de questions auxquelles j'essayais de répondre sans paniquer (pourquoi est-ce qu'ils veulent savoir à quelle Église j'appartiens?), et de médecins écarquillant les yeux en découvrant ma blessure.

Quand j'ai demandé «Je ne vais pas perdre mon bras?», on m'a fait cette réponse troublante : «Je ne pense pas.» Un chirurgien brusque au regard impitoyable a exploré ma plaie

tout en marmonnant ses commentaires à un groupe d'internes. Je n'ai pas tout entendu mais « sept centimètres » et « artère » ont bel et bien résonné à mes oreilles.

Ensuite, le moment le plus humiliant. Peu avant l'opération, ma compagne a vu l'infirmière retirer mon jean ensanglanté de mon corps blanchâtre sous les néons, pour m'enfiler une chemise d'hôpital en papier. Je m'imaginai une semaine plus tard, dînant en tête à tête avec elle, cette image peu flatteuse suspendue entre nous, tandis que je montrais sur la carte au serveur ce que je voulais.

Je me suis réveillé dans le brouillard. Mon bras et ma compagne étaient toujours là. L'opération s'était bien passée, mais le protocole voulait que je reste en salle de réveil pendant six heures. Au premier abord, demeurer seul pendant six heures avec une femme sans lumière tamisée, sans alcool, sans film à regarder, ni rien à grignoter, et sans issue de secours au cas où cela virerait à l'aigre entre nous m'a paru terriblement long.

Chez certaines personnes, l'anxiété éclate avec violence, comme un orage électrique. Chez moi, elle s'infiltré peu à peu, de manière insidieuse, tel un brouillard de plus en plus dense. Soudain, ce brouillard se solidifie et me fige dans une sensation effrayante, semblable à un cauchemar, ce que mon psy appelle « déréalisation ». Je me ferme alors tout à fait et je n'arrive plus à fonctionner normalement, ainsi qu'on se le doit en société.

Ce moment d'attente en salle de réveil aurait dû voir le brouillard peu à peu m'envelopper, mais j'ignore pourquoi, cela ne s'est pas produit. Je ne saurai jamais si mon calme était psychologique (un cocktail d'adrénaline, de morphine et de parfait soulagement) ou physiologique ; après toutes ces heures d'embarras et de peur, j'étais tout bonnement éreinté.

Quelle qu'en soit la raison, je me sentais bien. L'esprit clair, pas encombré. Ma compagne me regardait dans les yeux, avec une tendresse qui m'enivrait. À croire que nous avions effectué un bond en avant de plusieurs années, et

que l'angoisse et le jeu des premiers rendez-vous n'étaient plus qu'un lointain souvenir bizarre. *C'est ça*, ai-je pensé, *être avec une femme*. Nous n'avions changé ni l'un ni l'autre, mais l'univers n'était plus le même.

Ces six heures ont été magnifiques. Nous avons échangé des anecdotes sur l'hôpital et des plaisanteries sans fin sur les verres de martini. Nous avons discuté de livres, de nos familles. Échafaudé une idée de scénario absurde : un film d'horreur qui se déroulerait dans un hôpital. Je parlais et riais, et tissais des liens sans la moindre difficulté avec la femme la plus belle que j'avais jamais vue, et dont j'étais en train de tomber amoureux.

Quand enfin on m'a laissé sortir, le retour en taxi vers mon quartier en milieu de matinée s'est avéré une sorte de rêve éveillé. Nous avons mangé des sandwiches à l'œuf dans le parc, puis nous sommes rentrés et nous avons trouvé mon salon éclaboussé de sang. Je me sentais pareil à un fantôme retournant sur la scène de son propre assassinat.

Tandis que nous passions la serpillière pour effacer les traces de pas maculées de sang, entourés de lingettes roses froissées, j'ai pensé : « Soit tu ne reverras jamais cette femme, soit vous allez rester ensemble longtemps. »

Les choses ne se sont pas passées ainsi. J'aimerais pouvoir dire que tout s'est terminé dans un feu d'artifice, que mon anxiété s'est dissipée, et que nous nous sommes lancés dans une relation durable. La réalité est tout autre : elle m'a quitté un mois après. Non pas parce qu'elle m'avait trouvé répugnant dans la lumière crue des néons de l'hôpital, mais pour une raison beaucoup plus conventionnelle : son ex lui manquait.

Parfois, quand un homme aime vraiment une femme, il se fait faire un tatouage sur le bras. Moi, j'ai cette grosse cicatrice. De temps à autre, quand je passe le doigt dessus (un nouveau tic nerveux), ces six belles heures aux urgences me reviennent en mémoire, et je me souviens combien je suis proche d'une réalité alternative dans laquelle je suis heureux, une réalité

parallèle à celle-ci, et qui pourtant s'en distingue. Et même si cette réalité est difficile à trouver, elle est autant à ma portée que l'air sur mon visage.

*Brian Gittis travaille dans l'édition et vit dans le New Jersey avec sa femme et son fils. Ce témoignage a été publié en octobre 2014.*

## Les cinq étapes du deuil à l'ère du *ghosting*

RACHEL FIELDS

À six heures et demie du matin, je me préparais à partir travailler et me séchais les cheveux au séchoir tout en essayant d'accepter l'échec d'une relation entamée deux semaines plus tôt. La goutte d'eau qui avait fait déborder le vase, c'est que la veille, à vingt-deux heures, je lui avais écrit un vague sexto et qu'il ne m'avait pas répondu.

Ce matin s'était transformé en passage rapide mais turbulent par les cinq étapes du deuil.

Premièrement: le déni. Il était tout à fait possible qu'il n'ait pas vu mon message. Il était peut-être profondément endormi. À moins qu'il n'ait fait choir son téléphone dans les toilettes. Ou encore qu'il ne soit mort! Toutes ces options étaient réconfortantes.

Et puis il n'était pas très SMS, aussi l'absence de réponse ne reflétait-elle pas forcément sa perplexité vis-à-vis de mon étrange message. Il était tout à fait normal pour quelqu'un qui n'était pas adepte de la chose de lire un SMS sans y répondre. On le voyait, on trouvait ça charmant (ou pas), mais on ne jugeait pas nécessaire de répondre. Totalement normal.

Et d'ailleurs, mon message était-il si bizarre que ça? Après un rendez-vous galant où l'on s'était aventurés jusqu'à un certain stade d'intimité physique sur un banc, dans un recoin protégé des regards, au fond d'un parc, n'était-il pas naturel

d'envoyer un message à l'érotisme voilé quelques jours plus tard ?

J'ai rallumé mon portable pour me rappeler exactement ce que j'avais écrit. Il était précisément vingt-deux heures deux : « Je n'arrête pas de penser à ce que j'appelle à présent le "moment sur le banc". »

Bon, d'accord, ce n'était pas très clair. Au bout de mon troisième verre de vin, je m'étais crue provocante, mais hélas cela n'avait eu à peu près aucun effet. Il n'apparaissait même pas de manière évidente que ce moment m'avait plu. Était-il possible que je lui aie semblé traumatisée ? S'imaginait-il que je l'accusais de quelque chose ?

Non, c'était ridicule. Il avait sûrement vu mon message, souri, s'était senti émoustillé dans la mesure où un sexto aussi vague pouvait avoir un tel effet pour lui, et s'était endormi en rêvant de moi.

Mais quand même, n'était-ce pas impoli de recevoir un message d'une femme avec laquelle on sortait depuis deux semaines et de ne pas y répondre ? Était-ce donc si difficile que ça d'envoyer un smiley qui rougit, ou un simple mot ? Il n'était même pas obligé de répondre par une allusion érotique (même si cela aurait été apprécié). Il aurait pu tout simplement écrire : « Cool. »

(Je n'ai rien dit. « Cool », ça aurait été pire. S'il avait répondu ça, il ne me resterait plus qu'à me jeter dans l'océan.)

Je me fichais qu'il ne soit pas du genre à répondre aux SMS – d'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire de nos jours ? Quand on est un jeune citadin d'une vingtaine d'années qui travaille et qu'on ne répond pas aux messages, on ne peut pas avoir d'amis. Pour que les relations sociales puissent exister en 2015, les gens doivent savoir qu'ils peuvent vous écrire « Waouh, j'adooore les huitres ! » à quatorze heures quinze un vendredi et recevoir une réponse quinze minutes plus tard.

Bien sûr, l'enjeu aurait été ridicule s'il n'avait pas répondu à l'hypothétique SMS du vendredi après-midi. Mais là, c'était le premier message un peu érotique que je lui adressais depuis

notre premier contact physique. En ne répondant pas, il avait en fait crié à l'univers : « Tu es bien trop ouvertement entreprenante, beaucoup trop obsédée, et cela me répugne profondément. »

Toutefois, soyons honnêtes, si jamais il se sentait offensé, alors je n'avais plus du tout envie de le revoir. On ne peut s'adonner à ce genre de câlins et ensuite s'offusquer que votre partenaire vous envoie un message légèrement (légèrement !) érotique !

Peut-être que si je ne consultais pas mon téléphone pendant les cinq minutes qui suivaient, il me répondrait. Oui, c'était ça la solution. J'allais me sécher les cheveux en femme indépendante, pragmatique et pleine d'assurance. Je penserais à mon travail, à mes amis et je me demanderais si je devais prendre rendez-vous pour... Non mais attendez, sérieusement, il n'avait toujours pas répondu ?

J'ai retourné mon téléphone, écran caché, et je l'ai mis en mode muet. Il m'était donc impossible de voir s'il répondait, et je pouvais reprendre le cours de ma vie. J'étais célibataire, puissante, prête à tout.

Non, ça ne fonctionnerait pas. Si la sonnerie était éteinte et le téléphone retourné, je ne saurais même pas s'il répondait. La meilleure solution, c'était de garder l'écran sous les yeux, mais en mode muet : de cette manière, je le verrais s'allumer si un message arrivait – mais je ne serais pas dérangée par la sonnerie. Celle-ci était désagréable et, de toute façon, je me séchais les cheveux, donc je ne l'entendrais pas.

Deux minutes plus tard : toujours pas de réponse.

J'ai commencé à réfléchir à ma vie, à ce qu'on pouvait en penser, vue de l'extérieur. Deux jours plus tôt, au jardin botanique de Chicago, nous observions lui et moi un arum titan dont la fleur devait s'ouvrir ce soir-là – hélas, ce fut peine perdue.

– On dirait une plante en plastique, avait-il dit. Tout droit sortie d'un film des années 1930 dépeignant une jungle préhistorique. Comment savoir si c'est une vraie ?

J'avais éclaté de rire.

– Peut-être que c’est une ruse pour attirer les visiteurs et que c’est une fausse, en effet. Qui s’en apercevrait ?

Le calme régnait dans la salle. C’était presque le crépuscule et un violent orage avait découragé la majorité des gens de venir. Le bonheur m’a envahie, la joie tranquille que j’éprouvais à me trouver là dans l’ombre, face à une plante haute d’un mètre quatre-vingts, n’osant même pas parler à haute voix.

– Et si elle s’épanouissait maintenant, et que nous soyons les seuls témoins ?

Cette idée m’a fait frissonner. Tandis que la pluie battait les murs extérieurs, je n’avais qu’une envie : voir cet arum titan s’ouvrir pour nous seuls.

Un gardien a brisé mon fantasme. Il a jeté un coup d’œil dans la salle et nous a lancé un regard noir.

– On ferme ! a-t-il glapi. Vous auriez été bouclés là toute la nuit.

– Désolée, ai-je répondu – et nous l’avons suivi en réprimant un fou rire.

Oui, je trouvais que la soirée s’était bien passée. Quand nous nous sommes quittés sur le quai, j’étais sûre qu’on se reverrait. C’était un peu tôt pour éprouver un tel sentiment de confiance, certes, mais dans le gai brouillard des quatre heures passées ensemble, je nous avais déjà vus marchant main dans la main dans une rue de Chicago. Il me semblait que je lui plaisais vraiment.

Pendant, en observant mon appartement – la serviette encore sur le lit, la lampe de chez Walmart achetée pendant mes études dans un coin – j’ai commencé à réfléchir. Je suis désordonnée, paresseuse et certes gentille, mais quand je veux. D’autres femmes ont des draps blancs, immaculés, et des petites coupelles remplies de galets décoratifs. D’autres cultivent les orchidées. D’autres encore font du yoga.

Je me suis dit que nous avons toutes des défauts, mais je doutais que ceux des autres soient aussi terribles que les miens. Par le passé, j’avais déjà interrogé mes amies sur ce qu’elles

pensaient être leurs défauts, mais leurs réponses s'étaient avérées sans intérêt : elles se sentaient parfois frustrées, ou bien elles travaillaient trop. À la fin, je ne pouvais m'empêcher de conclure : « Mais c'est rien, ce n'est pas un défaut, ça », et je partais en claquant la porte.

Elles ne répondaient pas ce que j'avais envie d'entendre. Que, au fond d'elles-mêmes, elles n'étaient pas sûres d'être dignes d'amour. Qu'elles se sentaient tellement irresponsables qu'elles ne pouvaient s'imaginer devenir mères. Elles ne répondaient pas qu'elles désiraient à tout prix attirer l'attention mais avaient du mal à s'intéresser aux autres. Elles ne disaient pas combien elles pouvaient être cruelles.

Voilà sans doute les défauts que cet homme avait vus en moi.

En changeant le sèche-cheveux de côté, j'ai pris quelques inspirations profondes. Et s'il avait bel et bien vu mes défauts et pris la décision de ne pas me répondre ? S'il avait vu qui j'étais vraiment et ne m'apprécie pas ? J'ai essayé de dépasser ma réaction immédiate (*s'il ne m'aime pas, alors personne ne m'aimera et je ne suis pas digne d'être aimée*), pour vraiment réfléchir à la question.

S'il n'avait pas répondu parce qu'il ne m'appréciait pas, était-ce si mal que ça ? Une relation ne devrait pas se construire sur une version aseptisée de soi que l'on exhibe devant l'autre, dans l'intention de lui envoyer votre vraie personnalité en pleine figure un peu plus tard.

Peut-être avait-il deviné qui j'étais vraiment et décidé que je ne lui correspondais pas. Il y a beaucoup de choses qui me déplaisent : le jogging, les films d'action, les chiens. Rien de tout ça n'est mauvais du simple fait que ça ne me plaît pas.

En outre, s'il ne m'appréciait pas, que ferais-je avec lui ? Je voulais bâtir une relation avec un homme qui me trouve merveilleuse. Désordonnée, d'accord. Susceptible de laisser traîner sa serviette mouillée sur son lit, certes. Incapable de gérer son argent, en effet. Mais néanmoins merveilleuse.

Peut-être éprouvait-il des doutes et avait-il compris ce que

d'autres mettent des années à réaliser : que ces doutes peuvent grandir, se ramifier, s'étendre jusqu'à étouffer vos sentiments. C'est ainsi que, cinq ans plus tard, on se retrouve à dîner en tête à tête, et qu'on ne peut s'empêcher de penser : « Quelque chose ne va pas. » Mais alors, il est trop tard.

Mieux valait découvrir tout de suite le pot aux roses et tirer gracieusement sa révérence, nous épargnant ainsi des années d'indécision, de ressentiment et de désespoir.

Peut-être qu'en laissant mon message sans réponse, il m'avait rendu ma liberté.

J'ai posé le sèche-cheveux et j'ai regardé l'heure : sept heures et quart. Dehors, le vent agitait les feuilles des arbres et la circulation se faisait de plus en plus dense.

Après tout, on n'avait qu'une vie, alors pas question de gaspiller son temps avec des gens qui n'en valaient pas la peine.

C'est à cet instant qu'il m'a répondu.

*Rachel Fields est rédactrice dans le marketing à Madison, Wisconsin. Ce témoignage est paru en novembre 2015.*

## Le malheur aussi aime le poulet frit

MARK MCDEVITT

Nate a été mon pote post-rupture. C'est un ami commun qui nous a présentés au *Scruffy Murphy*, un pub irlandais, car il pensait qu'on s'entendrait bien. Et en effet, Nate m'a tout de suite plu. Avec sa coupe en brosse et son visage expressif, il semblait appartenir à une autre génération. Il était facile de l'imaginer dans un film de guerre des années 1950, hurlant des répliques comme : « Eh, sergent ! Par ici. Il est au fond d'un trou ! », ou « Ils m'ont eu, m'man ! Je me vide de mon sang ! ».

Ce soir-là on a traîné ensemble, on était venus soutenir un groupe de rock local qu'on aimait bien. Mais quand notre ami commun a quitté la Floride pour Boston et que Nate a commencé à fréquenter une fille, notre amitié en est restée là.

Moi aussi, à l'époque, j'étais en couple. Cela faisait plus de deux ans, et nous commencions même à parler mariage, ce qui nous excitait et nous terrifiait à la fois. Nous approchions de nos trente ans, aussi cela nous paraissait-il être la suite logique à donner. Et puis de manière soudaine, tout s'est effondré, ce qui m'a laissé dans un véritable état de sidération et de colère.

C'est peu de temps après que je suis tombé à nouveau sur Nate par hasard. D'abord, je ne l'ai pas reconnu. Au cours de cette année où je ne l'avais pas revu, il avait pris pas loin de dix kilos et s'était laissé pousser une barbe broussailleuse.